

Jean Caune

# Pour des humanités contemporaines

**Science, technique, culture :  
quelles médiations ?**

Presses universitaires de Grenoble

## Déverrouiller le monde

**S'il existait encore quelque terre lointaine** d'où un Persan puisse débarquer en toute ignorance des mœurs en vigueur dans notre société postmoderne, si ce Persan parvenait à s'introduire dans nos institutions politiques et de recherche, dans nos entreprises et nos associations, s'il naviguait entre Paris, Bruxelles, Genève, Francfort et Milan, nul doute qu'il serait frappé par la logorrhée dominante de nos responsables et experts en tous genres : partout, en effet, on ne parle que d'investissements et d'évaluations, de diagnostics et de feuilles de route, de dysfonctionnements et de remédiations, de rationalisation de l'action publique et d'efficacité de l'initiative privée, de pilotage par les résultats et de gouvernance efficiente. Partout se construit, se développe et se ramifie un modèle profondément scientiste de l'humain et de la société, réduits l'un et l'autre à des machines dont on observe les rouages et sur lesquels on agit à partir de « lois » que la « science » nous fournirait à jet continu...

Certes, ce modèle sait se parer d'oripeaux humanistes : les « partenaires » sont invités à « co-construire » des « projets », à « mutualiser leurs ressources » pour « identifier leurs indicateurs de réussite » dans le cadre de « synergies collectives »... Mais ce discours lénifiant ne trompe plus vraiment personne : chacun sait que « ce sont les résultats qui comptent », que, dans la concurrence acharnée que se livrent les collectifs et les individus, il n'y a pas de place pour les perdants et que, à tous les niveaux et dans tous les domaines, fonctionne le principe de la distillation fractionnée pour le plus grand profit de nos « élites » et le plus grand malheur de nos exclus.

Tout se passe en effet comme si, en amont de nos choix politiques et de nos décisions institutionnelles, en toile de fond de nos débats de société comme de nos conflits d'intérêts, avant même que les discussions ne s'engagent, nous étions convenu de règles du jeu qu'il n'est pas question de remettre en cause, sous peine de se retrouver immédiatement hors jeu !

Comme s'il existait un impensé de nos discussions, un point aveugle de nos débats publics, un lieu d'où l'on voit tout, d'où l'on décide de tout et sur lequel nous sommes contraints de nous tenir pour avoir la moindre chance d'être entendu dans l'espace social. Mais un lieu dont on a renoncé à interroger la légitimité.

Dans ce lieu, quelques évidences tiennent lieu de viatique. Peu nombreuses, rarement formulées de manière explicite, elles font l'objet d'un consensus quasi général... au point que – suprême victoire! – même les réformes doivent s'y plier. Car, on ne change les choses aujourd'hui que si l'on s'engage à ne pas changer les règles, à s'en tenir aux principes fondamentaux de la «gestion scientiste des choses humaines» :

- Le monde est réduit à ce que les sciences en décrivent.
- Attachées aux «savoirs positifs», les sciences humaines comme les sciences exactes identifient délibérément le «descriptif» et le «prescriptif»: les choses se passeront comme elles se sont déjà passées.
- Le chiffre seul dit la vérité des choses, le quantitatif est le référent unique: ce qui n'est pas quantifiable n'existe pas.
- L'action humaine n'est que la mise en œuvre de techniques selon des procédures standardisées.
- La formation des personnes est acquisition de compétences prédéfinies; toute activité professionnelle ou personnelle n'est qu'une combinaison de ces compétences.
- Les difficultés ou les échecs d'un individu comme d'un collectif sont dus à des dysfonctionnements qu'il convient d'identifier afin d'en éradiquer les causes.
- La hiérarchie a, dans toutes les institutions, la responsabilité d'évaluer les performances selon un système de normes qui ne peut être remis en question.
- Le classement, sous toutes ses formes, est la modalité unique de repérage et de valorisation de la qualité...

Inutile de continuer: cette vulgate est tellement répandue que chacune et chacun la reconnaît et, dès qu'on commence à l'énoncer, convient qu'elle est à l'œuvre toujours et partout. Mais – et c'est là où le bât blesse! – elle est immédiatement considérée comme relevant d'une fatalité, quand

ce n'est pas d'une vérité scientifique ! Or le « scientisme instrumental », quoiqu'hégémonique, n'est en rien une position scientifique. D'abord parce que la foi dans la science n'est pas elle-même, évidemment, de nature scientifique. Ensuite, parce que les sciences contemporaines, comme les travaux les plus avancés des épistémologues, se développent précisément en ouvrant des perspectives tout autres : la pensée scientifique se fait plus modeste et laisse place à l'incertitude, jusqu'à intégrer, dans ses recherches, l'irréductibilité de « l'intention humaine », réfractaire à tous les systèmes de quadrillage notionnel. Les plus lucides en viennent même à remettre en cause radicalement l'existence d'un « point de vue de tous les points de vue », globalisant et unificateur, autosuffisant et définitivement omnipuissant.

L'immense mérite du livre de Jean Caune est de renverser les idoles du scientisme contemporain. Il a le courage de débusquer les préjugés, de traquer les facilités, de relever les malentendus et de déverrouiller ainsi le monde. Il plaide pour une démocratie technicienne où le débat public ne soit pas confisqué par les experts, mais où les citoyens puissent, par leurs questionnements mêmes, réinterroger la mythologie scientiste et ses fausses évidences. Il plaide aussi pour une réconciliation de l'art et de la science au sein d'humanités contemporaines. Il veut en finir avec l'utilitarisme à court terme. Il a raison : la constitution de la science en « discipline en surplomb », disant en extériorité la vérité de toutes choses nous a conduits au bord du précipice. L'illusion d'un progrès mécanique, se déroulant sous nos yeux aux ordres des scientifiques, a vécu. Nous devons découvrir, ensemble, par une nouvelle éducation populaire, le goût de l'invention de l'avenir. Nous devons apprendre à éprouver, au quotidien, dans toutes les institutions, la joie de penser et de comprendre, le plaisir d'imaginer un monde à hauteur d'homme. Un monde que nous sommes assignés – et c'est une tâche exaltante – à créer. Enfin !

*Philippe Meirieu*

*Professeur à l'université Lumière-Lyon 2, Vice-président de la région Rhône-Alpes délégué à la formation tout au long de la vie*



# Introduction

**Au début de ce troisième millénaire**, la science est en crise. Ou plus précisément, une certaine image de la science est en décalage avec l'état du monde et de la société. Ce constat n'est plus seulement formulé par des « semeurs d'alerte » qui dénoncent les effets sur l'environnement, la santé publique ou le climat de certaines techniques et produits qui résultent des avancées scientifiques : OGM, déchets nucléaires, hormones de croissance... Ce constat est également exprimé par les responsables politiques qui s'inquiètent de la perte d'attraction des études scientifiques auprès des jeunes générations, ce qui n'est qu'un aspect, parmi tant d'autres, des rapports problématiques entre sciences, techniques, société. Les questions qui surgissent dans l'agenda politique, depuis plus de vingt ans, conjuguent politiques de recherche scientifique, investissements économiques, décisions politiques et implications des citoyens. Ce serait se méprendre sur l'objet du débat que de considérer qu'il oppose les « obscurantistes » aux technophiles. Le questionnement ne se limite pas aux priorités publiques de recherche. Cette dimension, par exemple, est au centre de l'incertitude de grands scientifiques sur l'intérêt du projet de recherche ITER, fondé sur la fusion thermonucléaire qui permettrait d'utiliser la source d'énergie des étoiles comme notre soleil. Elle concerne également le coût budgétaire des grands programmes, comme le projet phare du CERN, l'accélérateur de particules géant (LHC).

La crise se manifeste également par l'interrogation sur les rapports entre les usages des nouvelles technologies et les pratiques culturelles ainsi que sur la place de la science dans la formation des individus. Comment la Science, les sciences, peuvent-elles participer à la construction d'une culture qui accorde une attention à la personne ; qui donne au citoyen l'occasion de participer aux choix relatifs au développement scientifique et technique qui le concerne au premier chef ? L'ambition de ce livre est

de proposer quelques pistes pour penser les relations entre la science, la technique et la culture<sup>1</sup>.

Depuis plus de trente ans, des actions et des écrits mettent en évidence l'usure de la mécanique idéologique qui transforme les acquis des savoirs et des techniques en assurance de progrès social et culturel. Il s'agit bien d'une crise : une certaine conception de la science, de son statut et de ses effets, s'épuise, une autre est en gestation et peine à se faire entendre. C'est moins *la* science, dans ses différents contenus, qui est l'objet d'une critique que son rapport à la société. Autant le préciser, dès l'introduction, *la* science n'est pas une catégorie philosophique ni un concept scientifique, mais une notion idéologique<sup>2</sup>. Comme l'analyse Boudoin Jurdant, c'est avec le scientisme que se développe un mouvement de pensée dont « l'idée essentielle est qu'un savoir de la vérité est possible, non plus au nom de la garantie divine invoquée par Descartes mais au nom de *La Science* » [Jurdant, 2009, 28]<sup>3</sup>.

Si le champ scientifique et son mode de fonctionnement ont profondément changé durant le xx<sup>e</sup> siècle, ce qui émerge depuis la fin des Trente Glorieuses relève d'une interrogation sur le pouvoir de la science. Pouvoir de participer à l'amélioration des conditions de vie ; pouvoir de faire reculer les dogmatismes et les discours d'autorité ; pouvoir du discours de vérité qu'elle vise et de son insertion dans la culture contemporaine. Cette crise est de nature pragmatique, au sens philosophique du terme : elle pose la question des effets des sciences sur les conditions de vie, de production économique, de gestion des ressources...

Les scientifiques n'ont pas toujours considéré leur activité comme relevant du seul domaine des connaissances. La valeur du contenu des sciences est certes à examiner à l'aune de la capacité des connaissances

1. Précisons, dès cette introduction, que j'utilise le terme de culture dans son acception globale, anthropologique, qui fait d'elle l'ensemble des normes, comportements, représentations, œuvres de l'esprit... qu'une société considère comme légitimes. Cet ensemble permet le sentiment d'appartenance de l'individu à une collectivité et donne à la personne les moyens d'expression et de relation pour se construire comme sujet de parole et d'action.

2. Boudoin Jurdant rappelle cette affirmation d'Althusser, qui précise : l'objet que désigne « La Science » n'existe pas. « En revanche, l'expression "la science" est le symptôme de l'existence d'un objet différent de celui qu'elle désigne : il existe des sciences. » [Jurdant, 2009, 28.]

3. C'est Jurdant qui souligne.

à expliquer la nature des phénomènes du monde de la nature et du monde social. Aujourd'hui, ce qui est en question est de l'ordre de la valeur d'usage de la science. Le point de vue pragmatique développé par la philosophie américaine dont James Dewey est le continuateur, après William James, se préoccupe de comprendre les liens entre l'homme et son expérience du monde. Le pragmatisme philosophique cherche à remplacer la distinction entre apparence et réalité par celle qui sépare les descriptions du monde, qui sont le moins utiles de celles qui le sont davantage. Le pragmatisme n'est pas un utilitarisme : il fait de la connaissance un moyen « pour créer un meilleur futur » [Rorty, 1995, 24], il met l'accent sur le sujet connaissant et sur le contexte de son expérience. Dewey appelait le pragmatisme : « la philosophie de la démocratie » [Rorty, 13]. Aujourd'hui, c'est bien à travers cette dimension pragmatique que doivent s'évaluer la fonction et la valeur des sciences. Quelles sont les capacités du discours des sciences à agir sur les comportements, le mode de pensée et d'action des hommes ? Comment renouer avec l'espoir sans s'illusionner sur les retombées du savoir ? Ce qui a changé est relatif à l'autonomie de la science par rapport à la technique, à l'économique et au politique. L'enjeu de la crise n'est-il pas, pour la science, de prendre congé d'une idée de la connaissance comme dévoilement d'une réalité préexistante pour la compréhension de l'expérience de la nature et du monde social, en tant que tel, ici et maintenant ?

À la fin des années 1970, le développement de la microélectronique et de l'informatique donnait aux responsables politiques l'occasion d'annoncer une ère de communication généralisée. Le nucléaire civil se présentait comme l'alternative à la baisse inéluctable des ressources d'énergie fossile. L'avancée majeure représentée par le séquençage du génome humain suscitait, dans le courant des années 2000, une attente imminente d'une révolution médicale qui transformerait le diagnostic, la prévention et le traitement de la plupart des maladies humaines. Ces attentes restent d'actualité. L'espace et le temps de production de la science se sont profondément transformés. Phénomène collectif, la science s'est mondialisée. Son temps de diffusion s'est accéléré. Attentes sociales ; temps et espace de son développement ; imaginaire engendré... autant

de dimensions qui, en moins de deux générations, se sont modifiées. Ce sont les rapports entre ces éléments qui font crise.

Le développement accéléré de la science, ces trente dernières années, ne peut plus se dissocier de la technologie. Un phénomène est venu se superposer à cette relation structurelle : les effets surestimés des impacts des nouvelles technologies, à court terme, coexistent avec une sous-estimation des effets à long terme. Il en va ainsi de l'informatique, de l'Internet, des technologies biomédicales, de l'utilisation de l'énergie nucléaire... L'avancée conceptuelle ne s'est pas faite au même rythme que l'avancée technologique, pour ne rien dire de la réflexion sur les questions sociales et culturelles que ces innovations font naître.

Il est impératif de prendre acte de ces changements. L'activité de la science, ses liens avec le politique, son insertion dans le monde qui la porte, ses responsabilités vis-à-vis de la société ne peuvent demeurer en l'état.

L'objet premier de ce livre est d'abord de comprendre comment les sciences dans leur diversité peuvent participer d'une culture contemporaine en devenir. Culture au sens anthropologique ; culture au sens des représentations et des attentes. Cette appréhension du statut de la science, et de ses discours, doit être conduite à partir d'un regard d'extériorité sur la science : regard de distance critique qui peut aussi bien être celui des scientifiques, des philosophes, des artistes, des politiques ou des citoyens.

La reconnaissance de la crise de la science se heurte à de fortes résistances. L'idée que les sciences et les techniques ne sont pas seules à dessiner l'horizon de la modernité reste contestée. Et les dimensions multiformes de la crise économique, politique, financière renforcent la croyance que ces dernières ouvrent sur un avenir meilleur. Les discours de la promesse continuent de résonner dans les instances politiques et dans les médias. Les OGM seraient susceptibles de faire reculer la faim dans le monde. Les nanotechnologies, par leurs usages en médecine, apporteraient des réponses aux déficiences psycho-corporelles dues à l'allongement de l'âge de la vie, voire même donneraient naissance, dans un futur proche, à un homme « augmenté » et ouvriraient les voies d'un transhumanisme. Le LHC livrerait les clés de l'énigme de l'origine

de notre univers pendant qu'*Iter* permettrait de résoudre la question de la baisse des ressources de l'énergie fossile et des nuisances sur l'environnement. Nul doute que ces innovations qui conjuguent connaissances scientifiques et performances techniques soient porteuses d'effets, à plus ou moins long terme. Mais à quelles échéances? À quel prix pour la collectivité? Selon quelles procédures de décision et de priorités? Avec quelles modalités d'évaluation, de contrôle, de prévention ou de précaution? Ces questionnements ne peuvent être écartés par les scientifiques au motif qu'ils sont extérieurs à l'objet même de leur travail et qu'ils sont formulés par des non-scientifiques. Ils sont partie prenante des questions scientifiques dans la mesure où ils sont liés à l'objet de connaissance et au cadre socioculturel dans lequel les productions scientifiques naissent et prennent un sens.

Entre le point de vue qui consiste, d'un côté, sous des formes radicales, à dénoncer dans le même mouvement les techniques innovantes et les objets dans lesquels elles se commercialisent et, de l'autre, l'apologie de la nouveauté et du changement, n'y aurait-il pas à introduire des dispositifs d'évaluation et des processus de délibération qui intègrent non seulement les arguments de type scientifico-technique mais également des critères sociaux et culturels? N'est-ce pas aujourd'hui un impératif catégorique pour la décision politique et la démocratie?

La réalisation de la promesse reçue comme inéluctable par les responsables politiques, auxquels elle s'adresse, se fonde sur l'idée d'un enchaînement mécanique, et dès lors irréversible, des progrès de la science, des avancées de la technique et d'un mieux-être social généralisé. Un regard myope sur l'expérience du xx<sup>e</sup> siècle valide le fait, sans autre forme de procès, que la technicisation de la science a permis le développement économique et la croissance. Affirmation indiscutable mais partielle. Affirmation qui pense le monde sous la modalité du mesurable, de l'évaluable, de l'équivalence généralisée. Peu de discours, examinent les conditions et les coûts sociaux et culturels de la réalisation de ces promesses et se demandent comment les dispositifs et les objets scientifiques et techniques peuvent devenir objets d'appropriation par les acteurs sociaux et objets d'usage pour le bien de tous.

Ce livre se propose d'abandonner le point de vue scientifique en accordant à la science une place centrale dans la culture contemporaine. Ce recours à la science pour congédier le scientisme n'est pas un paradoxe. La science ne peut plus tenir un discours surplombant ; elle doit contribuer à créer les conditions d'un dialogue raisonné et sensible entre l'homme et son environnement. Je souhaite, en prolongement d'une réflexion conduite antérieurement sur la démocratisation de la culture et des pratiques culturelles, examiner comment la science et les techniques peuvent prendre leur part dans l'émergence d'Humanités contemporaines susceptibles de figurer le cadre d'une intervention active accroissant notre expérience de la culture et du monde. Le discours de la promesse projette les solutions dans le temps court de la technique et ignore le temps long du culturel. En cela il relève d'une approche technocratique et scientifique – vague écho du discours marxiste –, avec laquelle la société aborde les problèmes qu'elle croit pouvoir résoudre par la technique et la production. La planification, identifiée à des systèmes étatiques rigides, est passée de mode : il conviendrait donc de parier sur l'innovation, moteur et forme de reconnaissance de notre modernité, notion, d'ailleurs, de plus en creuse et indéfinie dont la fonction est d'abord de rejeter la pensée de l'adversaire dans les souvenirs du passé. L'avenir serait ainsi figuré par l'idée du progressisme. Celui-ci « croit que le progrès scientifique et l'innovation technologiques sont toujours facteurs de bien-être pour le plus grand nombre, et parfois l'occasion de remettre en cause les rentes héritées du passé ». C'est en tout cas ce qu'énonce, de manière quelque peu ingénue, le manifeste des *Gracques*, rédigé, dans ce début du XXI<sup>e</sup> siècle, par d'anciens conseillers des différents présidents de la République, Premiers ministres ou ministres des Finances socialistes, partisans d'une gauche moderne<sup>4</sup>.

Il est dommage que ces bons esprits – formés pour la majorité d'entre eux dans ces Grandes écoles qui privilégient le management, la performance, l'évaluation quantitative... – n'aient pas connu, ou retenu, ce qu'écrivait un de nos plus grands écrivains, agrégé d'histoire et de géographie,

4. *Manifeste pour une gauche moderne*, <http://www.lesgracques.fr/manifeste>

Julien Gracq. Celui-ci prévoyait, en 1947, autant dire à une autre époque, qu'après l'emprise tyrannique des milieux naturels, une nouvelle fatalité allait s'imposer à nous: «une évolution technique accélérée et au sens propre catastrophique»<sup>5</sup>. Entre la (pré)voyance, qui doit beaucoup à la culture, et la croyance qui se fonde sur la vérité du calcul, peut-être faut-il aujourd'hui être plus sensible au doute du poète qu'à l'optimisme de l'ingénieur. Comme le notait Kafka: «Croire au progrès ne veut pas dire croire qu'un progrès s'est déjà produit. Cela ne serait pas une croyance» [Kafka, 1957, 54].

Entre les attentes d'hier, relatives au progrès des sciences, et la défiance de l'opinion d'aujourd'hui vis-à-vis des promesses de la technologie, le décalage s'accroît. La fin des idéologies de la Révolution, et l'effondrement partiel du système d'idées qui fait de l'Histoire un continuum rythmé par les transformations technologiques, est accompagnée par la perte de confiance dans le caractère intrinsèquement progressiste des effets de la science. Les problèmes immédiats et futurs posés par le réchauffement climatique, la crise de l'énergie, les déchets nucléaires, les mouvements spéculatifs des capitaux, etc., pour ne parler que des phénomènes dont le traitement technique est central, ne trouveront pas de solutions appropriées si celles-ci ne sont pas socialement construites par la volonté partagée des pouvoirs politiques et des citoyens. Le discours de forteresse assiégée tenu par certains scientifiques, persuadés que la portée de leurs recherches n'a de légitimité que dans l'évitement des questions extérieures qu'elles posent, n'est plus recevable. Les réponses ne seront pertinentes qu'accompagnées de modes de comportements et de pensée, individuels et collectifs, et respectueux du cadre de vie de l'humanité. Il faut réinterroger une culture qui reconnaît et intègre les discours de vérité de la science en l'inscrivant dans son histoire.

**La première partie de ce livre (chapitres 1 à 3)** tente de faire la genèse des processus qui ont posé la question de la Raison dans l'espace public et qui ont dessiné l'horizon d'attente des sciences et des techniques.

---

5. Cité par Régis Debray, dans «Julien Gracq, écrivain rare», *Le Monde magazine*, 26 juin 2010.

La scientificité se présentait comme pierre angulaire de la construction des systèmes de pensée du monde et en mode de conduite des affaires humaines.

**Les chapitres 4 à 6** examinent le discours des sciences du point de vue des représentations culturelles. Mon intention est de tracer les perspectives qui sont à la croisée des savoirs sur la nature et sur la compréhension de l'Homme et des affaires humaines. L'expérience sensible de la personne doit être prise en compte et c'est en cela que la culture intervient dans la pensée et l'expression créatives. Depuis les années 1990, la récession économique, la crise et l'effondrement du système communiste, l'incapacité de l'idéologie technocratique nous obligent à prendre en compte ce qui n'est pas quantifiable et nous conduisent à remettre à l'ordre du jour la place du sujet de parole et d'action.

**Les derniers chapitres (7 à 10)** traitent des dimensions sociales et politiques indissociables du développement des sciences et des techniques ; celles-ci se recouvrent pour donner lieu à un complexe qualifié de technoscientifique<sup>6</sup>. Comment échapper à la logique irrésistible qui érige le toujours plus rapide et toujours plus petit en valeurs qui se matérialisent en « avoir » ? Comment donner du sens aux innovations techniques par des médiations qui privilégient le sujet de parole et d'action ? Et ne faut-il pas pour ouvrir ces perspectives distinguer les trois mondes dans lesquels le Sujet peut et doit trouver les formes d'une expérience vécue, monde des choses, monde social, monde imaginaire – mondes qui ne peuvent plus être considérés comme autant de réalités indépendantes. Ce sera la fonction de ces chapitres que de politiser ces interrogations, à l'heure où les discours sur la convergence des disciplines scientifiques et des techniques nous promettent un homme augmenté, une société réconciliée avec elle-même, une gouvernance pilotée par l'économie de la connaissance.

---

6. Précisons, dans cette introduction, que le terme de « technoscience » est utilisé ici dans une dimension descriptive et non polémique. Les sciences physiques, chimiques et biologiques ne peuvent se développer aujourd'hui qu'en fonction de dispositifs techniques intégrés à la démarche d'observation, de calcul et de modélisation.

La conception du progrès identifiant la connaissance du monde à la science exacte, érigée en instance absolue, et rejetant le mythe qui dans un monde rationalisé a envahi le domaine du profane, doit être soumise à la critique. Cette conception n'est pas seulement ambiguë du point de vue du phénomène de la pensée, elle est aveugle au pouvoir des formes symboliques, artistiques et culturelles, qui commencent précisément là où le savoir positif fait défaut à l'homme. Elle est profondément régressive pour ce qui concerne la compréhension de l'action humaine, dans la mesure où le progrès des sciences est présenté comme l'instrument et le moteur du progrès social. La critique philosophique de la notion de progrès est essentielle. Sur ce plan, je me référerai, de manière directe et indirecte, tout au long de ce livre, à la pensée d'un auteur des plus lucides de la première partie du xx<sup>e</sup> siècle, Walter Benjamin, compagnon de route de l'École de Francfort, un courant critique sociologique et philosophique, préoccupé par les conditions de production de la culture au sein d'une société dominée par la rationalité technologique. Dès 1937, contrairement à la pensée positiviste qui a marqué le mouvement social-démocrate, Benjamin refusait de considérer que les sciences naturelles – la science tout court –, en raison de son exactitude et de ses applications pratiques, puisse se présenter, avant tout, comme fondement de la technique. Benjamin notait que « la technique n'est manifestement pas une donnée purement scientifique, mais aussi une donnée historique » [*Œuvres*, III, 2000, 184]. Pour cette raison, il songeait à réviser la séparation établie entre sciences de la nature et sciences humaines. Cette séparation a conduit le positivisme, encore largement dominant aujourd'hui, à ne voir dans le développement technique « que les progrès des sciences de la nature, non les régressions de la société » [2000, 184].

Comment faire place à des rationalités qui ne se conforment pas exclusivement aux critères du calcul et de l'utilité? Comment prendre en considération l'importance dans la formation de la personne de cet espace que Simon Leys appelle « Le studio de l'inutilité ». Cet espace de relations interpersonnelles où la fréquentation des œuvres d'art et les pratiques culturelles mettent en évidence « l'utilité de l'inutile » [Leys, 2012].

La réalisation de l'*Aufklärung*, au xx<sup>e</sup> siècle, a fait du nombre le canon de toute scientificité. La technisation de la science, tout comme la visée d'une unification des savoirs, ont donné à la mathématique et à la logique formelle un rôle dont la finalité était de libérer le monde de la magie. Ce « désenchantement » était lié à la bureaucratisation de la société, au sens donné par Max Weber, sociologue de la rationalité moderne qui, au début du xx<sup>e</sup> siècle, voyait dans la bureaucratie un système rationnel et légal, opératoire dans l'organisation de l'entreprise et l'administration. Dans ce système, la fonction et l'homme qui l'occupe sont dissociés. Cette rationalité étendue à l'ensemble des savoirs sur le monde a relégué le mythe et les récits poétiques dans l'irrationnel et a conduit à considérer les productions de l'art comme pur divertissement, supplément d'âme ou création de l'esprit n'ayant rien à voir avec la connaissance. Enfin, la Raison, enfermée dans l'idée que « ce qui n'est pas divisible par un nombre, et finalement par un, n'est qu'illusion », se coupe de toute théorie de la connaissance. Elle se satisfait d'une pensée réaliste et immédiate qui, selon la remarque du philosophe Husserl, élabore « une science qui n'a rien à nous dire dans l'état de nécessité où nous vivons » [cité par Habermas, 1973, 135].

Cette dernière remarque est fondamentale pour mon point de vue. Celui-ci consiste à examiner les médiations qui participent à l'élaboration d'une culture dans laquelle le savoir des sciences et les usages raisonnés de la technique peuvent s'opposer à « la malédiction du progrès irrésistible », celui auquel on ne pourrait résister puisqu'on ne saurait l'arrêter. Si nous voulons concevoir une culture scientifique qui vaille comme cadre de pensée et d'action, et non comme instrument de légitimation, il convient de se donner les moyens de la construire théoriquement, alors qu'elle n'est encore qu'en devenir.

Un travail sur les médiations science/culture est impensable sans situer les thématiques du corps au centre de la réflexion et, pour ces mêmes raisons, il paraît difficile de les aborder de manière indépendante. Devant l'ampleur de la tâche, mais aussi dans la mesure où la pensée, la représentation, l'action *du*, et *sur* le corps sont des tâches en devenir, *Work in progress*, je n'ai pas voulu les traiter en tant que telles.

La thématique du corps circule tout au long du récit des relations entre science et culture. Cette thématique est présente comme source de médiation dans les grandes philosophies orientales ou dans la mystique religieuse. Présente, également, dans la philosophie platonicienne : le corps tombeau de l'âme ; dans celle de Descartes avec le corps machine ; dans celle de Nietzsche à propos des contempteurs du corps ; dans la réflexion de Merleau-Ponty sur le corps perçu ; dans celle de Foucault sur les dispositifs de contrôle des corps... Le corps émerge comme thème dans les travaux de l'anthropologie corporelle ou à la naissance de la sociologie avec l'article de Mauss sur les techniques corporelles. Il est présent dans les avancées de la médecine avec le refus d'obéir à l'interdit de la dissection des corps ; dans la naissance de la psychanalyse avec les phénomènes de l'hystérie ; dans la réflexion psychosomatique, puis avec la thématique de la biologie moléculaire et des ouvertures sur les greffes, la procréation assistée, les mères porteuses. Il est à l'horizon des songes les plus fous des posthumanistes avec le corps augmenté, comme il est le vecteur de la science-fiction la plus novatrice avec le thème des robots et des androïdes. Pour ne rien dire des représentations du corps par la peinture, le théâtre et la danse...

Aujourd'hui, le corps est soumis à un processus de dissolution dans les mécanismes physico-chimiques considérés comme les représentants exclusifs de la réalité objective. En soi, le thème du corps est, pourrait-on dire par nature, le lieu de rencontre obligée des discours spécialisés. Et pourtant, il semble aujourd'hui abandonné au spectacle, livré au marché, offert à la publicité. Les sciences ne semblent avoir rien d'autre à nous dire sur le corps que ce qui peut être mis en chiffres, en équations et en diagrammes. La technique, quant à elle, se contente de proposer des prothèses et d'en fournir des modes d'emploi. Le corps a été abandonné au savoir comportementaliste qui ne voit en lui que l'espace de relations causales et qui rejette tout travail d'interprétation considéré comme simple jeu rhétorique.

Le thème de la nature ne peut plus être traité dans son opposition à la culture et c'est la médiation du corps qui est susceptible de renouer le tissu conjonctif, le milieu de vie et d'expression, entre l'homme

et son environnement qu'il soit naturel ou technique. Et il n'y a de pensée du corps que dans le dialogue et la confrontation des disciplines scientifiques et culturelles.

Mon objectif est d'inscrire les sciences humaines et sociales dans l'expérience vécue du sujet dans un monde où l'action dans la cité, le travail et les pratiques culturelles contribuent à la construction de Soi. Les sciences de la nature doivent participer à l'élaboration d'une culture contemporaine qui, avant d'être un ensemble de produits, d'œuvres ou de valeurs, est le creuset et le milieu où les hommes dialoguent, écrivent, communiquent, créent et trouvent un sens partagé. Notre modernité, comme culture, nous conduit à nous reconnaître comme sujet de ce que nous faisons, disons, pensons. Il ne s'agit pas de réconcilier Science et Culture qui cohabitent, aujourd'hui, dans une relative indifférence ou dans un rapport de fascination/répulsion, ni de rechercher une hypothétique convergence mais de circonscrire l'espace de leur rencontre dans un questionnement réciproque.

Si la personne, catégorie historique et sociale, apparaît sur l'arrière-fond constitué par les catégories de la Totalité, du Non et du Peut-être, c'est elle, comme « commencement absolu », qui est capable d'initier de nouvelles chaînes causales, de dire « Je », dans l'exercice de sa responsabilité. C'est donc selon l'expression d'Atlan, « à la périphérie des vérités scientifiques », informé par elles mais non déterminé par elles que le *Je*, sujet et objet de l'éducation, peut devenir producteur d'Humanités contemporaines.

Le contemporain est, selon Giorgio Agamben, « celui qui reçoit en plein visage le faisceau de ténèbres qui provient de son temps » [Agamben, 2008]. C'est dire que le contemporain n'est pas l'actuel : il est ce qui peut éclairer les ombres du présent et en souligner les contradictions. Le contemporain est, de ce fait, de l'ordre du discours et il suppose un regard critique. Entre un passé qui ne veut pas mourir et l'instance du présent qui ne voit dans ce passé qu'une image qui se trouble et disparaît, le contemporain pose un regard proche et un regard lointain. Il n'a pas avec son époque une relation qui cherche à « trouver du nouveau » : il est ce qui filtre et extrait du présent ce qui demande à advenir et qui n'est pas encore actuel.

## Vérité et espérance

*Monsieur Tyin, gonflant le torse, avec un soupçon de fierté.*

- Savez-vous, Monsieur Tyan, qu’aujourd’hui, la Science peut apporter une réponse à pratiquement toutes les questions qui conditionnent votre vie.

*Monsieur Tyan*

- Toutes vraiment ?

*Monsieur Tyin*

- Oui, Toutes. Pratiquement.

*Monsieur Tyan, qui pâlit.*

- Alors, la Science peut m’indiquer la date de ma mort ?

*Monsieur Tyin*

- Sans aucun doute. Elle peut le faire.

*Monsieur Tyan*

- À qui m’adresser ?

*Monsieur Tyin*

- En quelle année êtes-vous né ?

*Monsieur Tyan*

- Ce n’est pas du jeu. C’est moi qui pose les questions.

*Monsieur Tyin*

- Oui, mais la Science, pour répondre, doit partir de faits précis.

*Monsieur Tyan*

- Oui, d’accord. Mais qui choisit les faits à examiner ?

*Monsieur Tyin*

- Mais enfin, Monsieur Tyan, soyons sérieux. La Science, bien sûr, la Science. C’est elle qui détermine les faits dont elle s’occupe. Comme dirait l’autre : « la science fait les faits ». Mais nous ne sommes pas là pour philosopher. Donc, quand êtes-vous né ?

*Monsieur Tyan*

- Précisément, je suis né le 27 juin 1965.

*Monsieur Tyin*

– Alors, c’est très simple, Monsieur Tyan, vous allez mourir entre, entre... (Il réfléchit). Ah voilà, j’y suis. Entre aujourd’hui, 20 août 2010, et le 20 août 2070.

*Monsieur Tyan, qui blémit.*

– Entre aujourd’hui et... C’est sûr ?

*Monsieur Tyin*

– Pratiquement certain, d’un point de vue scientifique : statistique. Sauf si la médecine, qui n’est pas une science mais un art, fait de tels progrès qu’elle arrive à maintenir en vie les hommes au-delà de 120 ans, d’ici 2070.

*Monsieur Tyan*

– Je ne suis pas rassuré, et puis ça n’est pas très précis.

*Monsieur Tyin*

– Pas très précis, vous trouvez ? Par rapport à l’âge de la vie sur terre, la marge d’erreur est infinitésimale. Et, pour ce qui est de vous rassurer, ce n’est pas le problème de la science.

*Monsieur Tyan*

– C’est sûr ?

*Monsieur Tyin*

– Qu’est-ce qui est sûr ? Que le problème de la science n’est pas de vous rassurer ?

*Monsieur Tyan*

– Non. Que je peux disparaître entre demain et le, le... Le combien avez-vous dit, Monsieur Tyin ?

*Monsieur Tyin*

– Le 12 août 2070.

*Monsieur Tyan*

– C’est loin 2070.

*Monsieur Tyin*

– Vous voyez, il n’y a pas de quoi s’inquiéter. Y a-t-il autre chose qui vous intéresse et que vous voulez demander à la Science ?

*Monsieur Tyan lui tourne le dos en haussant les épaules et s’en va.*